

1^{ère} Lecture : 1 Rois 17,10-16I. Contexte

Élie est le prophète de l'eschatologie, c.à.d. de la fin des temps où Dieu réussira son Plan de Salut. La fin des temps commence au moment de l'envoi par Dieu de son Fils unique dans le monde. Avant la venue de Jésus, le Salut était annoncé mais non réalisé, parce que les hommes demeuraient prisonniers du Péch. Par sa vie et surtout par sa mort et sa Résurrection, Jésus a pleinement effectué le Plan du Salut, mais uniquement pour lui même, pas encore pour tous les hommes, car, comme lui, ceux ci doivent vivre puis mourir et ressusciter. Jésus a pu sauver sa propre humanité parce qu'il était Dieu, les hommes ne sont sauvés que par l'Esprit de Jésus, le Saint Esprit qui est aussi Dieu. Et, puisque Jésus devait être sans péché pour réaliser le Salut, les hommes devaient être délivrés de leurs péchés pour être sauvés. C'est pourquoi Jésus a assumé les péchés des hommes, les a détruits par sa mort et sa Résurrection et a rendu les humains semblables à lui par le don de la vie divine. Les membres de l'Église ont donc à vivre comme Jésus sous la conduite du Saint Esprit pour obtenir définitivement le Salut plénier à la fin du monde. Le temps eschatologique est donc double : l'eschatologie commencée avec Jésus, et l'eschatologie achevée dans l'Église à la Parousie et correspondant au temps christique. Élie le premier, et les prophètes après lui annoncent ce temps eschatologique ou messianique. Or une autre caractéristique de l'eschatologie est, outre la destruction de ce qui est mauvais, passager et inachevé dans l'homme, sa divinisation l'unissant parfaitement à Dieu. C'est bien ce qu'Élie fait en signes : il apporte les catastrophes jusqu'à faire mourir, et il fait vivre jusqu'à ressusciter les morts.

Élie apparaît sous le règne d'Achab, le septième roi du Royaume du nord. Achab a épousé une païenne, Jézabel, a rejeté les prophètes, les prêtres et le culte du Seigneur, et a instauré le culte de Baal avec son clergé et ses prophètes. Le Seigneur, chassé de sa Terre Promise, envoie alors Élie avec la mission de faire régner une famine de trois ans et demi. Mais Achab et Israël ne se convertiront pas, bien qu'Élie fasse pénitence pour eux au torrent de Kérit. Alors le Seigneur prend une décision qui aura des conséquences importantes sur l'Élection d'Israël : l'annonce de l'Élection du monde païen, signifiée par le choix de la veuve de Sarepta. Ce n'est pas un rejet définitif d'Israël, mais un moyen calculé pour l'épargner. Cette nouvelle attitude de Dieu sera confirmée par Ézéchiël, lorsque, devant l'impénitence de Jérusalem, il annonce qu'il reprendra Samarie qu'il avait abandonnée, puis, parce qu'il a repris Samarie, il ne peut faire moins pour Jérusalem, et il reprendra les deux à son service. Cette annonce prophétique se réalisera au temps eschatologique (Ez 23). Paul dira, en effet, à propos de la destinée de tout Israël : Parce qu'Israël a rejeté son Christ, Dieu a fait des Nations son peuple, l'Église, mais à la fin il reprendra et sauvera Israël (Rm 11). C'est cette nouvelle disposition de Dieu que nous allons voir dans notre texte.

II. Texte1) L'appel au complet don de soi-même (v. 8-12)

- v. 8-9 (omis) : À Élie assoiffé et affamé, le Seigneur demande d'aller habiter à Sarepta (près de Sidon en Phénicie, patrie de Jézabel), auprès d'une veuve à qui il a ordonné de le nourrir et de l'abreuver. Jusqu'ici Élie ne souffrait pas trop de la famine, car Dieu lui donnait du pain par un corbeau et lui faisait boire l'eau du Kérit. Maintenant qu'il est dans la privation, que la mort le guette, que Dieu a pitié de lui en l'envoyant auprès d'une veuve païenne, il comprend qu'Israël est endurci et que la volonté divine est d'exercer la même miséricorde et les mêmes soins envers cette veuve. Il n'est en effet pas sans remarquer qu'il est envoyé non auprès de quelque fils d'Israël, fidèle à Dieu, mais auprès d'une païenne, non dans sa patrie mais dans une terre étrangère, et plus précisément dans cette terre de Jézabel, de celle-là même qui a entraîné Israël à

abandonner le Seigneur. En apprenant qu'il est envoyé à la veuve et que la veuve lui est envoyée, Élie découvre que Dieu veut modifier son Plan de Salut, que lui, le prophète d'Israël, doit aussi être le prophète des Nations, que les païens sont appelés au même titre qu'Israël. L'acte prophétique qu'Élie devra faire sera rappelé par Jésus devant les gens de sa patrie, mais ceux ci, comme Israël au temps d'Élie, s'élèveront contre lui et voudront le faire mourir (Lc 4,25-30). Notre texte n'est donc pas un simple exemple d'hospitalité et de bienfaisance, il annonce le Salut pour les temps eschatologiques.

- v. 10 : « Il partit pour Sarepta » : Surmontant son humiliation d'aller chez les païens et son ressentiment à l'égard d'Israël impénitent, Élie obéit à l'ordre de Dieu ; il se rend à Sarepta et, « à l'entrée de la ville », il reconnaît dans la personne qu'il rencontre là la veuve à qui Dieu l'a envoyé, ce que les versets suivants laissent entendre. Le texte ne précise ni à quoi ni comment il la reconnaît, mais, outre une inspiration de Dieu, le fait que Dieu préfère les pauvres pouvait être pour lui un indice révélateur. Cette veuve en effet est pauvre, et même très pauvre : « Elle est en train de ramasser du bois », ce qui indique qu'elle n'a ni de quoi se chauffer ni de quoi cuisiner, et qu'elle n'a pas d'argent pour en acheter ; elle est à l'entrée de la ville, signe que personne ne la secourt ; elle n'a pas le soutien de son mari, sans doute mort. Ceci nous rappelle l'aveugle mendiant de Jéricho, abandonné de tous et attendant Jésus (voir le 30^e Ordinaire B), car au v. 12, la veuve reconnaît celui qui vient à sa rencontre.

« Il l'appela » : Sans la saluer, puisqu'ils s'attendaient mutuellement, Élie l'appelle, terme qui signifie : « Faire venir à soi quelqu'un, pour qu'il exécute un travail nécessaire dont on sait qu'il en est capable » (Voir au 30^e Ordinaire B, p. 6), et celui qui est appelé se sent obliger d'obéir. Et qu'est-ce qu'Élie lui demande : « Veux-tu me puiser, dans une jarre, un peu d'eau », mais littéralement le texte dit : « Accepte donc pour moi un peu d'eau dans l'ustensile ». Le « donc » marque une interjection indiquant une demande pressante : Élie assoiffé supplie la veuve de lui apporter de l'eau. « Accepter, *קָבַץ*, et non « puiser, *שָׁאב*, traduit en grec par *ἀντλέω* » bien distinct en hébreu comme en grec. Avec le v. 11, *קָבַץ* est donné trois fois et est traduit dans le texte grec de la LXX par « λαμβάνω », prendre-recevoir ¹. Élie révèle donc à la veuve que tout est donné par le Seigneur, le seul vrai Dieu. « Pour moi » : Élie insiste non seulement sur le besoin d'eau qu'il ressent, mais veut aussi tirer profit de ce que la femme possède.

« L'ustensile » : le terme « *כֵּלִי* » m., est employé une seule fois, en Nb 5,17, avec celui de « eau », mais plus de trois cents fois, en hébreu, il désigne toute sorte d'instruments dont on se sert pour une besogne nécessaire (meuble, vase ; effets, vêtement, habit, parure, bijoux ; vaisseau, navire ; instrument (de musique) ; arme ; arsenal, garde-meuble). Le Lectionnaire le traduit par « récipient » puisqu'il s'agit d'eau. Ce qu'il y a de curieux, c'est d'abord que ce terme porte l'article défini comme s'il s'agissait d'une chose bien connue d'Élie et de la femme. Mais c'est aussi un détail inutile puisqu'il faut bien mettre de l'eau dans quelque chose. J'y reviendrai au verset suivant qui contient la même anomalie et qui reprend intégralement la fin de notre verset. Élie demande d'abord de l'eau, (tâche la plus facile à faire) soit pour éprouver l'obéissance de la femme à sa demande, soit pour l'amener à faire une tâche qui prend plus de temps, et qui sera dévoilée au v. 11.

¹ Que G. Weets traduit toujours par « accepter, car une chose donnée ne l'est vraiment que si elle est acceptée, c'est-à-dire, reçue, acceptée, prise volontairement : un cadeau peut en effet être ignoré, refusé ou laissé pour compte.

- v. 11 : « Elle alla en puiser », mais litt. « Elle alla pour en accepter » : et cela aussitôt, sans s'étonner, sans questionner, sans hésiter, comme si elle savait à qui elle a affaire ; la femme part chercher l'eau qu'elle a encore en ce temps de sécheresse, comme si c'était une chose qu'elle était obligée de faire. La voyant dans de bonnes dispositions à son égard, Élie interrompt la démarche de la veuve, car la traduction exacte de l'hébreu, suivie par la Septante et les (Néo)Vulgates, est : « Elle alla pour en accepter », c.à.d. qu'elle amorce le mouvement d'aller en chercher. Sans étancher à l'instant sa soif, Élie « l'appela », mot que le Lectionnaire a omis, alors que sa répétition en souligne l'importance.

« Apporte-moi aussi », mais litt. nous retrouvons l'expression déjà employée : « Accepte donc pour moi », c.à.d. mets à ma disposition ce qui t'a été donné. Comme pour l'eau, Élie rappelle que ce qu'il va lui demander a été donné par Dieu. Ce sens va de soi dans l'Écriture Sainte, car il y est révélé que tout ce que l'on a vient de Dieu et lui appartient. Il est nécessaire de le dire à nos contemporains qui ne le savent plus. Ce qu'Élie demande, c'est « un morceau de pain » ; c'est vraiment peu ce que le prophète demande : sachant que la veuve n'a presque rien à manger, il songe au miracle qu'il va faire. Depuis le début, du texte, il veut, voyons-nous, que la femme se soumette à lui, s'occupe de lui, entre dans son projet à lui, découvre en lui le prophète du Seigneur, et bénéficie de son ministère.

« Dans ta main » : Omis par le Lectionnaire parce que cela va de soi, mais, tout comme le terme « dans l'ustensile », ce détail n'est pas sans importance. Le premier sens de ces détails est qu'Élie veut de la femme l'eau qu'elle possède et pas une autre, le pain qu'elle a fait de ses mains et pas un autre : selon ce sens, le prophète tient à ce que la femme acquiert une plus grande pauvreté. Mais il y a un deuxième sens qui va encore plus loin. Pour quelle raison Élie parle-t-il « d'ustensile » qui signifie n'importe quel instrument et que l'on pourrait traduire par « récipient », et pourquoi ne parle-t-il pas « d'écuelle », « de vase », « de pot » ? Parce qu'en prenant l'ustensile appartenant à la femme, c'est déjà tous les biens de la femme qu'il veut posséder. De même et plus complètement « dans ta main », membre du corps qui exprime l'activité de la personne, signifie qu'Élie veut disposer de la personne et de la vie de la femme. Ce qu'Élie fait comprendre à la femme, c'est qu'elle s'en remette toute entière à lui. La femme l'a compris et a accepté cette exigence, puisque, pour l'eau à donner elle esquissait d'emblée le geste d'aller en chercher. C'est la même exigence pour le pain, mais ici un obstacle, voire une impossibilité, se présente.

- v. 12 : « Vivant est le Seigneur, ton Dieu » : Dans cette formule de serment, qu'elle prononce pour prouver qu'elle dit vrai, la femme montre clairement sa connaissance d'Élie, puisqu'elle dit : « Le Seigneur, ton Dieu ». Certes, on pourrait dire que la femme le reconnaît à ses vêtements de membre d'Israël ou de prophète – l'auteur de la famine étant connu partout –, mais je pense que la femme le sait parce qu'elle a été pressentie par Dieu pour sustenter Élie qui viendrait à elle. Dans sa réponse sous serment, nous voyons qu'elle sait qui est le Dieu d'Élie : c'est le vrai Dieu, le Dieu d'Israël, « le Seigneur ». Mais comme elle sait aussi qu'Élie est l'envoyé du Seigneur et qu'elle-même est une païenne, elle ajoute « ton Dieu ». Puis elle exprime son regret de ne pouvoir satisfaire Élie : « Je n'ai pas de pain », litt. « de gâteau » [לֶחֶם, ἐγκρυφίας] qui est sans doute un aliment moindre que le pain [qui se dit חֶמֶד, ἄρτος]. Elle a cependant un peu de farine et un peu d'huile, mais c'est pour faire le dernier repas avec son fils avant de mourir. Pour « son fils » la Septante met « ses enfants » comme au v. 15 où, en hébreu, ce fils est appelé « sa maison(née) ». La femme ne se révolte pas, mais elle demande au prophète de ne pas lui arracher le peu de temps qu'il lui reste à vivre : elle craint la mort et voudrait en retarder la venue. C'est peut-être là

une partie du sens de cette objection. Cependant je pense qu'il y a un meilleur sens. Sachant qu'elle a reçu de Dieu l'ordre de nourrir le prophète, la veuve dévoile le peu qu'elle a et la certitude de la mort d'elle-même et des siens, pour lui signaler que lui-même, malgré le peu de nourriture qu'il aura, finira aussi par mourir. Elle veut donc dire que la situation est désespérée, pour elle et pour lui, et s'oppose à l'accomplissement de la volonté de Dieu.

2) La récompense donnée à la foi obéissante (v. 13-16)

- v. 13 : « Ne crains pas ! » : Le prophète n'admet pas l'objection de la femme, mais comprend son hésitation et son ignorance de païenne des intentions de Dieu. Aussi l'encourage-t-il à ne pas se laisser arrêter par la situation désespérée, et lui demande-t-il : « Viens et fais selon ta parole », c.à.d. agis comme tu viens de me le dire (v. 12). Non seulement Élie lui dit de ne pas craindre la mort, mais de l'accepter, et même de l'accepter courageusement. Puisqu'il lui demande de faire « un petit gâteau pour lui d'abord », après quoi elle en fera pour elle-même et les siens. Les termes « d'abord » et « ensuite » sont litt. « en premier » et « en dernier » : la veuve donnait la première place à sa vie, elle doit maintenant la donner au prophète, et se donner la dernière à elle-même. Une allusion est faite à deux sortes de textes évangéliques : à Mc 8,35 où Jésus demande de perdre son âme pour lui, et ainsi de la sauver, et dans les dimanches précédents, Jésus disait à ses disciples, pour leur faire accepter de vivre sa Passion en vue de sa Résurrection, que, s'ils veulent être les « premiers », ils devaient devenir les « derniers ». Nous sommes ici dans le même contexte de mort et de vie.
- v. 14 : « Car ainsi dit le Seigneur, Dieu d'Israël » (formule prophétique courante) : Pour justifier sa demande et encourager la veuve à y croire, Élie lui révèle le miracle que fera en sa faveur le Dieu d'Israël, tout en lui laissant entendre que ce Dieu d'Israël, celui du prophète, la prendra sous sa protection et deviendra son Dieu, si elle obéit. Ce miracle est que la farine et l'huile ne manqueront pas, tant que durera la famine. Si donc la femme croit à cette prophétie et sacrifie tout ce qui lui reste pour vivre, elle sera sauvée, elle trouvera une vie meilleure, pleine d'abondance, « jusqu'au jour où le Seigneur donnera une ondée sur la face du sol ». Ce don de la pluie est un des signes de la miséricorde de Dieu.
- v. 15 : « La femme alla et fit selon le parole d'Élie » : Croyant la parole d'Élie sans hésitation et sans autre raison de croire que la prophétie du prophète de Dieu s'accomplira, la femme obéit et le miracle s'accomplit. « Et longtemps, le prophète, elle-même et son fils eurent à manger », litt. « Et elle se nourrit, elle et lui, ainsi que sa maison (ou : ses enfants : LXX) durant des jours » ; mais la Vulgate traduit : « Lui et elle et sa maison, et depuis ce jour là ». Je pense que l'écrivain sacré veut indiquer que la bénédiction de Dieu fera du « fils » (v. 12) une « maison ». Du coup, la même bénédiction fera, aux temps messianiques, d'« elle et lui » ou de « lui et elle » le nouveau peuple de Dieu, Tête et Corps. Pour l'instant, la bénédiction divine les fait tous vivre d'une nouvelle vie à l'abri du châtement divin pesant sur Israël, et annonce prophétiquement que par sa Tête le Christ, l'Église sera tirée des juifs (Élie) et des païens (la femme), et qu'elle remplacera Israël endurci et mis à l'écart (Rm 11,7-15).
- v. 16 : « La cruche de la farine ... ne manqua pas » : C'est seulement après avoir dit (v. 14) et suggéré (v. 15) le bienfait donné aux personnes, que l'écrivain sacré souligne le miracle réalisé par Dieu : « Ainsi que le Seigneur l'avait annoncé par la bouche d'Élie », traduction facile et fade de « Selon la parole du Seigneur dont (celui ci) avait parlé par la main d'Élie ». Cette parole fait allusion au Verbe du Seigneur qui s'est rendu présent sur terre, en se servant de « la main d'Élie », car Élie n'a pas seulement

annoncé le miracle, il a amené la femme à l'obéissance et à la foi qui rendaient possible le miracle. Conditionné par l'obéissance d'Élie au Seigneur et de la veuve à Élie pour le Seigneur, le miracle ne vient pas de l'homme mais du Seigneur, et sa durée, comme son existence, sera due à l'intervention de Dieu.

Conclusion

Devant le refus d'Israël de revenir à son Seigneur, la première mission d'Élie est d'aller en terre païenne, et celle-ci l'accueille. Le Seigneur décide de l'envoyer pour sauvegarder le prophétisme écarté par Israël, et pour signifier qu'il fera aussi de toutes les Nations son peuple. Ce monde païen est représenté par une veuve sans secours, pauvre et proche de la mort, car il est sans vrai Dieu, privé des biens véritables et voué à la mort éternelle. Le Seigneur en a pitié : envoyant son prophète qu'il sustente, il lui demande d'exercer sa miséricorde divine, ce que fait le prophète. Par contre, Élie est dur envers Israël, tant que celui-ci s'entête dans son impénitence. Ainsi, le Salut du côté de l'homme, des Nations et d'Israël, exige la pénitence qui écoute les envoyés de Dieu et accepte les châtements du Seigneur. Ceci aussi est montré dans l'attitude de la veuve de Sarepta : elle écoute la demande de Dieu et accueille Élie, puis elle obéit au prophète en tout, jusqu'à sacrifier ce qui lui reste pour vivre, estimant la vie du prophète supérieure à la sienne et aux siens, et croyant, sur la parole divine, qu'elle passera de la mort à la vie, c.à.d. acceptant de mourir à elle-même pour obtenir de vivre pour Dieu. Nous avons eu, au 20^e Ordinaire A, un évènement semblable à notre texte : la guérison par Jésus de la fille d'une syro-phénicienne, habitant, tout comme la veuve de Sarepta, dans le pays de Sidon, et des circonstances analogues, puisque Jésus était l'objet d'hostilité de la part des chefs du peuple, et qu'il était aussi question de pain ; de plus, Jésus faisait cette guérison en signe du Salut des païens, et demandait à ses Apôtres d'exercer aussi sa miséricorde envers tous les hommes.

Pour nous, chrétiens, ce texte est une annonce de la nécessité de mourir aux tromperies du monde, en vue d'obtenir et de développer la vraie vie, la vie éternelle. Au baptême, nous recevons déjà la vie divine, mais c'est pour accroître notre capacité de mourir à nous mêmes et au monde. A celui qui tient à sa vie terrestre et refuse de l'offrir à Dieu, la grâce du baptême est inefficace et lui sera enlevée. La vertu qui est ici indiquée est l'esprit de sacrifice. Elle relève de la vertu cardinale de force, implique de croire que la vie divine, donnée anticipativement maintenant et en plénitude après notre mort, est de valeur suprêmement supérieure à la vie terrestre, et demande à celle-ci de s'offrir en sacrifice. Comment la sacrifier ? Notre texte le dit : en prêtant l'oreille, en croyant, en obéissant aux envoyés de Dieu qui parlent en son Nom. Or cela peut être rébarbatif. Que ces envoyés de Dieu nous demandent de faire ce que nous aimons, nous l'acceptons volontiers ; mais demandent-ils ce que nous n'aimons pas, nous trouvons les prétextes les plus valables pour ne pas leur obéir. La veuve pauvre n'a pas hésité devant les exigences d'Élie. C'était pourtant une païenne, et elle a tout sacrifié jusqu'à entraîner sa famille au même sacrifice.

Épître : Hébreux 9,24-28

I. Contexte

Jusqu'ici (He 1 – 7) Paul a parlé du sacerdoce éternel du Christ Jésus, en en montrant la valeur de trois manières :

- a) Son Fils unique, en qui tout se trouve comme l'annonçait l'Ancien Testament, Dieu l'a abaissé puis élevé pour faire de lui un grand prêtre miséricordieux et fidèle (He 1 – 2).
- b) Dieu l'a mis à la tête de sa maison (temple, Israël, l'Église) à la place de Moïse pour la conduire au Repos du Ciel, ce que le Christ peut faire, parce qu'il est le Verbe tout-puissant et le grand prêtre compatissant qui nous porte (He 3 – 4).
- c) Dieu lui a donné le sacerdoce éternel, figuré par le sacerdoce de Melkisédék et qui remplace celui d'Aaron qui était provisoire (He 5 – 7).

Maintenant Paul commence à parler du sacrifice éternel du Christ qui établit la nouvelle Alliance annoncée par les Prophètes :

- a) Comme l'ancien temple était le signe de l'ancienne Alliance, le nouveau temple, l'Église du Christ, montre réussie la nouvelle Alliance (He 8).
- b) Le Christ exerce le nouveau culte dans le sanctuaire de son humanité, en versant son sang pour la Rédemption éternelle des hommes, et il est entré dans le Saint des Saints du Ciel. Dans l'effusion de son sang, nécessaire pour que soit effectué le passage du monde du péché au monde de Dieu, il est le Médiateur de la nouvelle Alliance, pouvant donner l'héritage éternel promis (He 9).

Notre texte termine le chap. 5 : il montre que, comme la nouvelle Alliance est l'ultime et la définitive, le sacrifice du Christ est parfait et définitif.

II. Texte

1) Perfection du sacrifice du Christ, montrée par son Ascension (v. 24-26)

- v. 24 : « Christ n'est pas entré dans un sanctuaire fait à la main » : Paul reprend l'existence du temple de Jérusalem, dans lequel il y a le Saint, soit le sanctuaire fréquenté chaque jour par les prêtres, et le Saint des Saints fréquenté, lui, seulement une fois par an par le grand prêtre. Cependant, quand il parle du Christ figuré par le temple, il unit le Saint et le Saint des Saints dans un seul terme : « le Saint » ou « le Sanctuaire ». Ce Sanctuaire, construit par les hommes, est seulement « la copie du véritable » litt. « l'antitype de véritable »². Ce véritable Sanctuaire est soit le corps ressuscité de Jésus comme en He 9,11, et dans ce cas, il se distingue du « Ciel » qui suit ; soit il est le « Ciel » comme en He 9,12 (voir « Corps et Sang du Christ B, p. 6) dans lequel « le Christ est entré ». Dans les deux cas, il s'agit de l'Ascension du Seigneur.

« Afin de se tenir maintenant pour nous devant la face de Dieu », litt. « Pour apparaître maintenant à la face de Dieu à notre profit ». Le Christ monté au Ciel est en Dieu, mais, comme Paul veut le montrer intercédant pour nous en qualité de grand prêtre, il est devant la face de Dieu en tant que Médiateur. La différence entre le culte d'Aaron et le culte du Christ est qu'Aaron entre dans un sanctuaire de pierres, alors que le Christ entre dans le Ciel.

- v. 25 : « Il n'a pas à recommencer plusieurs fois son sacrifice », litt. « Il ne s'offre pas lui-même de nombreuses fois ». Il s'agit d'une autre différence : le Christ s'est offert une fois pour toutes, alors qu'Aaron « le grand prêtre entre dans le Sanctuaire chaque année » ; et le Christ s'offre lui-même, alors que le grand prêtre « offre un sang qui n'est pas le sien », litt. « entre avec le sang d'autrui », expression qui signifie toute personne venant au Sanctuaire s'offrir par un sacrifice fait par Aaron ou un de ses prêtres.
- v. 26 : « Puisqu'il aurait fallu qu'il souffre de nombreuses fois depuis la fondation du monde » : Paul envisage ce qu'aurait été le sacrifice du Christ s'il avait été selon le sacerdoce d'Aaron, même en supposant qu'il s'offre lui-même, et étant donné qu'il est le Messie. Il aurait dû mourir un nombre incalculable de fois, et cela « depuis la fondation du monde », ce qui veut dire trois choses :

² « ἅγια ... ἀντίτυπα τῶν ἀληθινῶν ». Le terme ἀντίτυπος, lieu- ou figure-qui-précède et donc qui annonce, préfiguration, ne revient que trois fois dans l'Écriture : une seule fois dans l'A.T., en Esther 3,13 dans la version de l'Alexandrinus où il s'agit d'Israël qu'Aman présente au roi comme un peuple retors aux lois du royaume et qui, disséminé parmi toutes les nations, risque bien de contaminer toutes les autres, ce qui constitue une menace directe qui pèse sur la vie du royaume. (Le Vaticanus a « ἀντίθετον », « opposé, antithétique ») ; et deux fois dans le N.T., en He 9,24, soit notre texte, où il s'agit du Sanctuaire juif préfiguration du véritable, et en 1 Pi 3,21 où il s'agit de l'arche de Noé, préfiguration du baptême chrétien.

- a) Puisque le Christ est venu pour les péchés de tous les hommes, il aurait dû verser son sang pour chaque personne, puis ressusciter à la manière de Lazare afin de mourir à nouveau pour d'autres personnes, depuis Adam et tout au long des siècles.
- b) Chacun des sacrifices du Christ aurait alors été limité et insuffisant, puisqu'il aurait dû, selon la législation mosaïque, être répété pour chaque péché de chaque homme, et son sacrifice n'eut pas été réalisé en une fois pour toute l'humanité.
- c) On pourrait trouver d'autres empêchements, p. ex. : Comment aurait-il pu mener à bien ses tâches de Messie ? Ou encore : Qui aurait été chargé de le mettre à mort chaque fois ?

« Mais c'est une fois pour toutes », litt. « Alors que maintenant c'est une fois pour toutes ». En effet, ce que le Christ a fait est parfait et définitif. D'abord, c'est « maintenant », c.à.d. à sa Passion et, dans l'Église, continuellement à cause de sa présence permanente en elle. Ensuite, c'est « une fois pour toutes », terme qui indique l'établissement d'un état de perfection toujours actif. Cet état permanent et parfait aura lieu « au temps de l'accomplissement », litt. « au parachèvement des siècles » (5 fois encore dans le nouveau Testament), et il est dû au fait que le Christ « s'est manifesté pour détruire les péchés par son sacrifice ». Bien que le Christ ait été présent d'une certaine façon dans l'Ancien Testament, comme nous allons le voir, il s'est manifesté sur terre en personne, et il a détruit une fois pour toutes les péchés par sa mort rédemptrice. Étant pour tous les temps, pour tous les hommes, pour tous les péchés, pour toutes les faiblesses, son sacrifice, est donc parfait, immuable et toujours opérant.

Que signifie « au parachèvement des siècles » ? C'est le temps de l'Économie nouvelle, achevant l'ancienne, et cela d'une façon définitive et éternelle :

- a) Mis en parallèle et en contraste avec « le commencement du monde » (qui précède), le parachèvement des siècles souligne l'état d'inachèvement de tous les siècles qui l'ont devancé, même au temps de la Loi et des Prophètes, tout en les assumant. Car, positivement, comme le Plan du Salut s'est révélé d'une façon progressive, il n'était ni complet ni réalisé parfaitement ; et négativement, à cause du péché originel, l'humanité se dégradait, le monde succombait sous le poids énorme des péchés. Le Christ Jésus, qui est l'achèvement de tout, puisqu'il est glorieux et intercède efficacement auprès du Père, a achevé l'Économie ancienne, en détruisant, d'une part tous les péchés, et en réalisant, d'autre part, le Plan du Salut complètement. Or l'Économie ancienne existait en vue de la nouvelle qui la contient, l'achève et la transforme en elle. Le Christ était donc présent d'une façon inachevée dans la Création, l'humanité, Israël, c.à.d. sous forme d'ébauche, d'esquisse, de figure. Ainsi, Adam était la figure du Christ (Rm 5,14) ; de même Abel, Melkisédék, Moïse, Aaron, David, etc. étaient des essais, des annonces, des ébauches, des figures qui évoquent et reflètent le Christ. De même aussi, les sacrifices des païens, de Melkisédék et d'Aaron étaient des ébauches du sacrifice du Christ : celui-ci les a repris et intégrés en lui, et ainsi rendus inutiles en eux-mêmes.
- b) Le parachèvement des siècles ; temps de la présence du Christ sur terre et dans l'Église, va de son Incarnation à la fin du monde. Or « parachèvement » dit plus que « achèvement ». Durant la vie publique de Jésus, l'achèvement du Plan du Salut n'était pas encore parfait, puisque Jésus n'était pas mort et n'avait pas détruit les péchés : c'est pourquoi Paul dit que le Christ s'est manifesté au parachèvement des siècles « par son sacrifice » de la croix. Mais aussi ce parachèvement concerne le temps de l'Église qui, allant de la Pentecôte à la Parousie, doit bénéficier et, en fait, bénéficier du sacrifice du Christ pour que soient détruits les péchés qui sévissent encore.

- c) Quand ce temps du parachèvement sera parfait, ce que Paul exprime par « une fois pour toutes », il ne sera pas suivi d'un autre temps ; après lui vient l'éternité où Dieu sera tout en tous. Si donc Paul parle de la perfection de parachèvement, alors que les membres de l'Église sur terre ne sont pas parfaits, c'est parce qu'il le considère par rapport au Christ et non par rapport à eux. Ce temps, parfait en lui-même par le Christ, nous est donné partiellement mais suffisamment pour établir, à la Parousie, sa perfection en nous, et donc pour nous rendre parfaits grâce à lui. Paul en parle dans la deuxième partie.

2) Perfection du sacrifice du Christ inséparable de sa Parousie (v. 27-28)

- v. 27 : « Et, comme le sort des hommes est de mourir », litt. « Et, pour autant qu'il est réservé aux hommes de mourir ». C'est le rappel du châtement du Pêché, la mort éternelle dont la mort corporelle est le signe, et dans laquelle Dieu a mis les hommes en réserve pour les amener à la pénitence, mais aussi « à comparaître pour le jugement », litt. « après ceci est le jugement ». Paul aborde un parallélisme qu'il fait entre la mort de l'homme suivie du jugement, d'une part, et un double état du Christ, d'autre part. Voyons ce qui vient ici, le premier membre de ce parallélisme.

D'abord, la mort est un fait inéluctable. Ici bas on n'est sûr de rien, sauf de la mort. Et la mort a un caractère définitif, puisque personne ne peut en sortir ; d'où, le terme « une-fois-pour-toutes », déjà appliqué « au parachèvement des siècles ». Ensuite, la mort n'a pas le dernier mot, elle est suivie, à cause des péchés, du jugement de Dieu qui condamne éternellement les hommes, et auquel personne ne peut échapper. Quelle notion est donnée au jugement ? Le jugement est le discernement avec son verdict de la valeur bonne ou mauvaise de l'homme. Aussi peut-on l'assimiler à un tri. Voilà donc deux choses absolument certaines, deux choses inséparables, car la mort est la sanction du discernement, et le verdict du jugement est la mort.

- v. 28 : « Ainsi le Christ aussi » : Le deuxième membre du parallélisme n'est pas étranger au premier, car ce qui est dit du Christ concerne, d'une part, sa mort due aux péchés qu'il a assumés, et concerne, d'autre part, le Salut des hommes, consistant à détruire la mort et à rendre favorable le jugement de Dieu. C'est, d'une part, en voulant être « offert une fois pour toutes » à la volonté du Père « pour s'offrir les péchés de la multitude », c.à.d. pour faire siens les péchés de tous ceux qui font partie de la multitude des hommes, après qu'il se fut « offert une fois pour toutes », puisque son sacrifice est définitif et parfait. Mais d'autre part, son sacrifice n'est pas son dernier acte. Car à la Parousie « Il apparaîtra ou sera vu une deuxième fois », non plus à cause des péchés – ce qui est chose faite –, ce sera « à l'écart du péché » dominateur, qu'il a déjà assumé et dont il ne doit plus racheter les hommes. Au Jugement dernier, en effet, « le Christ apparaîtra pour le salut de ceux qui l'attendent », litt. « pour ceux qui aspirent à lui pour le salut » : Le Lectionnaire envisage le bienfait apporté par le Christ, le texte original envisage les hommes fidèles au Christ. Nous voyons ici le lien que Paul établit entre le sacrifice du Christ et sa Parousie. C'est un lien si intime entre les deux que, bien qu'ils soient séparés dans le temps, ils s'appellent mutuellement : son sacrifice, qui mène les croyants au Père et les rend agréables à Dieu, permet l'apparition de sa Parousie ; et sa Parousie, qui sauve définitivement les fidèles et leur ouvre le Ciel, n'est possible que par son sacrifice.

Voyons maintenant la signification du parallélisme. De même que la mort des hommes et le jugement qui l'accompagne sont des faits certains qui jettent dans la perdition éternelle, ainsi à l'inverse le sacrifice du Christ et la Parousie qui en est la conséquence sont des faits certains qui apportent le Salut éternel. Autrement dit, de

même que l'achèvement de la vie humaine pécheresse est la mort et le jugement, ainsi l'achèvement de la vie humano-divine du Christ est son sacrifice et sa Parousie. Ou encore : de même que ce qui décide de tout ce qui est vécu dans ce monde pécheur est la mort et le jugement, ainsi ce qui décide de tout ce qui est vécu pour la Vie éternelle du Ciel est le sacrifice et la Parousie du Christ. Dès lors, comment les hébreux, auxquels s'adresse Paul, peuvent-ils encore douter de la valeur divine, efficace et irremplaçable, du sacrifice parfait et éternel du Christ qui les mène au Ciel, et s'attacher toujours aux sacrifices lévitiques du temple de Jérusalem qui les accrochent à la terre ?

Conclusion

Ce texte commence avec l'apparition du Christ dans le Ciel devant la face de Dieu afin d'intercéder pour nous, et se termine avec l'apparition du Christ venant du haut du Ciel à sa Parousie afin de sauver éternellement ceux qui espèrent en lui ; entre les deux, le texte signale l'apparition du Christ, maintenant perçue dans la foi, par son sacrifice qui achève les sacrifices inefficaces de l'Économie ancienne, détruit les péchés et délivre de la mort et du Jugement. Notons bien « ce sacrifice manifesté maintenant » (v. 26), qui unit l'Ascension et la Parousie. Cela veut dire que si la Continuité de l'Ascension advient maintenant, la proximité de la Parousie advient aussi maintenant, et cela parce que le sacrifice de Jésus s'est fait « une-fois-pour-toutes ». L'Ascension demeure maintenant, parce qu'elle ne dépend pas de nous et que la Résurrection du Christ demeure à jamais dans l'Église. Mais nous réalisons peu que la Parousie soit anticipée maintenant, parce que nous ne sommes pas parfaits et que Dieu patiente ; c'est pourquoi il est dit au futur : « (Il) sera-vu une-deuxième-fois ». Qu'est-ce qui fait que la Parousie déjà présente n'a pas d'effet maintenant sur nous ? Le sacrifice parfait du Christ qui ne s'est pas encore réalisé parfaitement en nous, et le sacrifice de nous-mêmes qui est imparfait. C'est parce que son sacrifice était parfait que le Christ est passé quasi immédiatement chez Dieu ; si le sacrifice de nous-mêmes était parfait, nous verrions quasi immédiatement le Christ venir sur les nuées du ciel. Autrement dit, le sacrifice du Christ est parfait, parce que Jésus est mort et a détruit les péchés ; et donc, parce que nous ne sommes pas encore morts au péché, nous commettons des péchés. Paul le dira plus loin aux hébreux qui n'adhèrent pas entièrement au sacrifice du Christ : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang dans la lutte contre le péché » (He 12,4).

Est-il possible de mourir au péché et comment faire ? C'est possible parce que le Christ a enlevé nos péchés et les prend sans cesse dans son sacrifice, si bien que la tendance à pécher n'est pas la plus forte, et nous pouvons lui résister et la surmonter par la puissance du sacrifice du Christ. Nous voyons là l'importance du baptême d'abord, de l'Eucharistie ensuite, et aussi des autres sacrements, qui actualisent le sacrifice du Christ ; ceux qui veulent voir dans l'Eucharistie, p. ex., uniquement un repas festif n'aspirent jamais à la venue de la Parousie du Seigneur et se sentent incapables de renoncer à leurs péchés. Mais comment mourir au péché ? Regardons le comportement de Jésus qui a vécu comme nous sur la terre pendant plusieurs années. Il a vécu continuellement dans l'esprit de sacrifice. Dès son Incarnation, le Christ Jésus, dira Paul en citant le Ps 39, a dit à son Père : « Tu n'as voulu ni sacrifice ni holocauste, mais tu m'as façonné un corps ... Alors j'ai dit : Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté » (He 10,5-7). Il a pratiqué la Loi : circoncision, présentation au temple, célébration de la Pâque à douze ans, en butte à la contradiction et à l'hostilité, pauvreté, privations. Il a peiné, souffert, se hâtant d'arriver à sa mort et à sa Résurrection pour glorifier Dieu et sauver les hommes. Mourir dans l'abandon, les outrages, la honte, l'injustice, la tristesse, toutes choses qui accablent l'humanité pécheresse, était si essentiel pour lui qu'il en a fait un sacrifice, l'offrande de lui-même à Dieu et aux hommes, et l'a imprégné de perfection, d'éternité, de vie divine. La mort, sous toutes ses formes, qui est le plus grand châtiment du Péché, Jésus en a fait le plus grand bienfait, au point que l'Église l'a appelée « la Croix glorieuse ». Et il s'est comporté ainsi, par amour pour Dieu et les hommes. La vertu de l'esprit de sacrifice touche donc à la perfection et atteint celle-ci par la charité : elle

consiste dans le renoncement au péché, l'union au sacrifice du Christ, le don de soi, l'obéissance à la volonté de Dieu, l'attente de la Parousie du Seigneur.

Évangile : Marc 12,38-44

I. Contexte

La fois dernière, nous avons vu l'épisode suivant : un scribe avait compris d'une façon humaine et incomplète le premier commandement, l'amour de Dieu, mais Jésus avait joint le deuxième commandement, l'amour du prochain, comme ne faisant qu'un avec le premier. Parce qu'il était satisfait de la réponse de Jésus et de sa propre pensée, Jésus lui avait simplement dit : « Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu ». Le scribe n'avait pas abordé Jésus pour s'instruire mais pour contrôler la pensée de Jésus ; aussi ne l'avait-il pas appelé « Maître, Enseigneur ». C'est seulement quand Jésus eut joint le deuxième commandement que le scribe vit en lui un Maître comme lui, et l'avait approuvé. Sachant que le scribe n'en demanderait pas plus, Jésus l'avertit qu'il lui manque de savoir comment entrer dans le Royaume. Le scribe s'en rend compte, mais soupçonne que la pensée de Jésus sur ce point ne correspond pas à l'idée que lui et tous les scribes se faisaient du royaume messianique. Aussi plus personne n'ose l'interroger. Jésus se propose alors de réfuter leur erreur en enseignant dans le temple : les scribes, dit-il, ne voient dans le Messie que le fils de David, mais David, inspiré par l'Esprit de Dieu, dit lui-même, dans un psaume messianique, que le Messie est son Seigneur, l'égal de Dieu, qui mettra ses ennemis sous ses pieds. Incapables de lui répondre, les scribes se taisent et se sont peut-être retirés. Seule la foule réagit : elle écoute Jésus avec plaisir.

Vient alors notre texte : il sera d'abord un enseignement à tout le monde sur l'attitude orgueilleuse et perverse des scribes, puis un enseignement aux disciples sur la valeur de l'offrande de ceux qui la jettent dans le Trésor du temple. Il y a un lien entre ces deux parties : la façon dont les uns et les autres accomplissent leur devoir, les scribes chargés de distribuer les biens de Dieu au peuple, et le peuple tenu d'offrir à Dieu les biens terrestres qu'il lui a donnés. De plus, des deux côtés, il y a des riches satisfaits, mais aussi des veuves pauvres qui sont le signe de l'abandon de Dieu par Israël.

II. Texte

1) L'esprit d'appropriation des scribes (v. 38-40)

- v. 38 : Cette première partie est à peu près identique à Mt 23,5-7 et LC 20,45-47, mais alors, que Marc et Luc parlent seulement des scribes, Matthieu leur ajoute les pharisiens, parce qu'il est dans un autre contexte et parce qu'il est question, ici, d'enseignement et d'offensive des scribes à propos de l'observance de la Loi. Les pharisiens s'imposaient surtout par leur conduite édifiante selon la Loi, les scribes par leur compétence décisionnaire pour le sens et la pratique de la Loi. Bien des pharisiens étaient d'ailleurs des scribes. Chez les uns comme chez les autres, Jésus dénonce des comportements répréhensibles, mais il y a chez eux de bons scribes et de bons pharisiens. Aux scribes Jésus reproche l'orgueil, la cupidité, l'insolence ; aux pharisiens il reproche le parti-pris, l'hypocrisie, la ruse. Mais restons-en aux scribes de notre texte.

« Méfiez-vous des scribes », litt. « Gardez-vous des scribes ». Ils se caractérisent par la gloire qu'ils se donnent à cause de leur fonction. Nous avons vu la fois dernière (31^e Ordinaire, p. 8) qu'aux yeux de Dieu la personne prime la fonction et que celle-ci reçoit un honneur dû à une institution ou à Dieu lui-même. Dès lors que la fonction est donnée, la personne qui en est revêtue doit l'exercer simplement et humblement.

Jésus aussi avait dit plusieurs fois à ses disciples d'être des serviteurs et de prendre la dernière place. Mais les scribes n'agissaient pas ainsi : ils profitaient de leur fonction pour se faire valoir et s'attirer les honneurs des hommes : « Ils veulent sortir » (mais litt. « Ils veulent marcher ») en robes (solennelles) et [aiment] les salutations sur les places publiques ». Ils ne se comportent pas comme Moïse qui était très humble (Nb 12,3) : quand il ne s'agissait pas de l'honneur dû au Seigneur, il essayait patiemment les humiliations infligées par le peuple, et il intercédait encore pour lui. C'est qu'il savait, comme les prophètes, que le Messie serait humble et pauvre. Jésus, de fait, sera tel, portant une robe simple sans couture, au point de ne pas se distinguer extérieurement de ses disciples, et insensible aux acclamations faites à son égard. Les scribes, au contraire, se donnaient de l'importance auprès du peuple par un comportement qui lui en impose, et lui apprenaient insidieusement que leur compétence dans la Loi leur méritait d'être eux-mêmes bien vus et admirés des hommes. Aussi Jésus dit-il à la foule de se méfier d'eux, de prendre garde à eux, de ne pas se laisser intimider par ces honneurs trompeurs, et de ne pas les imiter.

- v. 39 : « Les premiers rangs dans les synagogues » : Aux honneurs qu'ils se donnent eux-mêmes les scribes ajoutent les honneurs donnés par les hommes. Ce sont d'abord les premières places dans les synagogues, ensuite « Les places d'honneur dans les dîners », mais litt. « Les premiers divans dans les soupers », c.à.d. dans le domaine religieux et dans le domaine profane. – Note : Le souper, pris le soir, était le repas principal et apprécié, où il y avait de nombreux convives et où il y avait plusieurs rangées de divans -. Voilà donc à quoi servaient aux scribes les recherches assidues et les décisions à prendre à propos de la Loi : se faire un nom, acquérir un honneur public, susciter l'envie chez les gens, les pousser à la flatterie, et non pas réformer leur vie et plaire à Dieu, tant pour eux-mêmes que pour le peuple. Chez eux, tout est pratique extérieure, purement formelle, leur cœur est loin de Dieu, leur vie est remplie d'astuces. Ce que Jésus condamne, ce ne sont pas seulement leurs attitudes manifestes, ce sont les dispositions vicieuses qui engendrent ces attitudes : l'orgueil, la vanité, la recherche de la popularité, l'impiété.
- v. 40. : « Ils dévorent les biens des veuves », litt. « Ceux qui dévorent les maisonnées des veuves », « et affectent de prier longuement », litt. « et qui prient longuement par-prétexte, par-affectation ». Après avoir dénoncé leur orgueil, Jésus reproche leur cupidité, et une cupidité révoltante et impie : ces scribes exploitent effrontément les veuves au nom de leur piété. Comme en Mt 23,7 et en Lc 20,47, il y a ici non pas deux actions séparées, mais une seule en deux actes complémentaires : pour s'emparer facilement des biens des veuves, ils affectent de prier longuement ; car de ceux qui prient beaucoup et avec ferveur on pense qu'ils cherchent toujours à faire le bien. Comme les veuves n'ont pas de soutien, ils se proposent de protéger leur vie et leur avoir et même leur(s) enfants(s), – d'où le terme « οἰκίας, maisonnées » –, ils se font les défenseurs de leur cause devant Dieu, à condition d'être payés au prorata de la durée de leur prière publique pour elles, ils profanent la piété pour mieux abuser les faibles. Aussi, dit Jésus, leur grave mépris de l'amour de Dieu et du prochain leur vaudra une condamnation plus sévère que [celle déjà méritée par] leur orgueilleuse vanité.

2) L'esprit de sacrifice d'une veuve très pauvre (v. 41-44)

- v. 41 : « La salle du Trésor » ou « La Trésorerie » : le Lectionnaire traduit ce terme, juste après, par « Le tronc » qui lui paraît plus clair à comprendre. Cette salle se trouvait dans le parvis des femmes, à droite en entrant, ce qui obligeait les hommes à passer par le parvis des femmes pour parvenir au parvis des hommes, et permettait à tout juif

d'accéder à la Trésorerie. L'argent qu'on y « jetait » servait aux frais du culte et à l'entretien du temple, et était donc considéré comme une offrande faite à Dieu. En ce jour qui précédait la fête de la Pâque, il y avait beaucoup de monde. « Dans le temple » (ajouté), Jésus, « assis en face de la salle du Trésor, regardait », mais litt. « contemplait », qui indique l'intention de Jésus, « comment la foule jette l'argent ». Le terme « contempler, θεωρέω » signifie : percevoir et scruter profondément le sens d'un évènement. Jésus examine soigneusement la manière d'agir et les dispositions du cœur de la foule. Et il constate que « Beaucoup de riches mettaient beaucoup ». Rien de plus normal dans l'attitude de la foule : ceux qui ont peu donnent peu, et ceux qui ont beaucoup donnent beaucoup. Mais Marc souligne que Jésus contemplait particulièrement l'agissement des riches.

- v. 42 : « Une pauvre veuve s'avança », litt. « Et, venant, une unique pauvre veuve ». Elle est « unique » parce qu'elle est d'une valeur exemplaire, due à son union à Dieu à qui elle fait un don. « Et jeta deux piécettes » que Marc précise à l'intention des grecs : « ce qui est un quadrans ou quart d'as » (omis par le Lect.), soit la plus modique somme qui soit. En effet, la « piécette, λεπτον » était la plus petite pièce de monnaie. Chacun ayant fait son don, la pauvre veuve fait de même. Mais Jésus, qui connaît le cœur de chacun, a vu autre chose.

- v. 43 : « Jésus s'adressa à ses disciples », litt. « Et, appelant ses disciples, il leur dit ». Jésus veut leur montrer, en contraste total avec l'attitude des scribes exploiters, et en contraste partiel avec les riches qui donnent, ce qu'il attend d'eux et, plus tard, de son Église, et que la pauvre veuve d'Israël, avant même le temps de la grâce transformante, celui de l'Église, a été capable de faire. D'abord il leur dit que, contrairement à ce que les disciples pouvaient voir, la pauvre veuve a donné bien plus que les riches, puis il leur dit la valeur de son don et la valeur de son attitude.

- v. 44 : « Tous ont pris sur leur superflu, mais elle, elle a pris sur son indigence ». Littéralement, pour tous c'est « la surabondance », pour la veuve c'est « le déficit », comme en 1 Cor 8,14 où nous avons vu le sens spirituel et ecclésial à propos de la collecte, et où donner plus pour les uns équivalait à donner moins pour les autres (13^e Ordinaire B, p. 7). Mais conservons ici le sens littéral. Tous ont gardé ce qui leur était nécessaire, et « ils ont pris sur leur superflu » ; cette traduction tente de donner le sens, mais litt. on a : « Ils ont jeté ou déposé [ce qu'ils ont] parmi leur surabondance ». « Superflu » signifie ce que les riches ont de plus, tandis que « surabondance » signifie l'opulence dans laquelle ils baignent. Le texte veut donc dire : l'argent donné par les riches était le signe de leur surabondance. (litt. : ἐκ τοῦ περισσεύοντος αὐτοῖς, de ce qui-surabonde pour-eux ; ἐκ τῆς ὑστερήσεως αὐτῆς, de son déficit).

Il en est de même pour la pauvre veuve : « Elle, elle a pris sur son indigence », litt. « Celle-ci a jeté ou déposé [ce qui était] issu-de son déficit ou manque ». Les deux piécettes qu'elle a données exprimaient son manque, elles lui sont en effet, inutiles, car avec elles, elle ne peut rien acheter. Elle donne donc à Dieu son rien. Jésus le précise d'ailleurs, en explicitant en quoi elle manifeste son manque et a donné plus que les riches. Mais ici, il faut mettre au point la traduction. Le Lectionnaire dit : « Elle a tout donné, tout ce qu'elle avait pour vivre ». Or litt. on a : « Elle a déposé tout ce qu'elle avait, son existence ³ entière ». Cela veut dire deux choses :

³ Remarquons que le texte parle de « ὅλον τὸν βίον αὐτῆς, toute sa vie ou existence », de même que dans le texte parallèle en Lc 21,4. En Lc 15,12, alors que le fils prodigue demande à son père la part qui lui revient de l'« οὐσία, essence ou être », le père ne partage à ses deux fils que le « βίος, la vie ou existence ». Et en Jn 15,13 Jésus dira que personne n'a de plus grand amour que de « poser » sa « ψυχή, son âme » pour ses amis. Toutes ces nuances méritent d'être distinguées soigneusement et étudiées en profondeur !

- a) D'abord « ce qu'elle avait », les deux piécettes, était tout ce qu'elle possédait, ce qui est bien peu comparé aux dons des riches. Autre remarque que l'on peut faire : d'une part, la veuve a tout donné, son don est total ; tandis que les riches n'ont pas tout donné, leur don est partiel ; d'autre part, le déficit de la veuve exprime le maximum de son don, alors que l'abondance des riches, à laquelle ceux-ci puisent leur don en se ménageant le nécessaire, limite considérablement l'importance de leur don.
- b) Ensuite, « tout son déficit ou manque représenté par ses deux piécettes n'est autre que « son existence entière ». Le Lectionnaire parle non seulement de ce que la veuve possède, alors qu'il s'agit de son être, mais pourrait encore faire penser qu'elle a donné ce qu'elle avait ce jour là seulement ; tandis que le texte dit qu'elle a donné son existence jusqu'à sa mort, c.à.d. « une fois pour toutes ». Cette pauvre veuve rejoint donc la situation de la veuve de Sarepta : c'est la mort qui l'attend, et personne, sinon Dieu, ne lui a inspiré un don d'elle-même aussi total ; elle est morte à elle-même, elle s'est offerte toute entière à Dieu pour toujours.

Une chose de plus nous est encore révélée, que voici :

Jésus veut nous faire comprendre que c'est seulement dans l'indigence, dans le manque constant que l'on se rend compte de ce que l'existence est un grand bien, qu'elle est un don de Dieu, et que l'on ne peut faire mieux que de la lui consacrer. Les riches n'y font pas attention, ils pensent que seule leur abondance, en tout si possible, est le vrai bien, et qu'en donnant une part de leurs biens abondants, ils se sont offerts à Dieu. Plus particulièrement, ce que Jésus nous révèle ici, c'est la pauvreté effective, recommandée par Dieu à Israël et attendue de lui en fruits d'humilité, de désintéressement, de témoignage, d'obéissance à la volonté divine ; et pauvreté que lui, Jésus manifesterait de façon éminente en s'offrant à Dieu pour les hommes, car après son discours eschatologique (Mc 13), commence sa Passion. Mais quel contraste entre cette pauvre veuve sans soutien, qui donne le peu qui lui reste et même son existence pour plaire à Dieu, et ces scribes riches et admirés, qui accumulent les honneurs, qui s'emparent de l'âme du peuple et jusqu'aux maisons des veuves, et qui cherchent leur propre gloire et non celle de Dieu !

Conclusion

D'où à vient la sévérité de Jésus envers les scribes ? L'un d'eux avait pourtant été de son avis et avait été invité à entrer dans le Royaume de Dieu. Il est vrai que lui et ses semblables s'étaient tus à la fin, et que tout de suite après, ils s'étaient encore tus, quand les Écritures condamnaient leur façon de comprendre la personnalité du Messie. Leur silence ombrageux et entêté est certainement une cause du mécontentement de Jésus à leur égard, mais n'explique pas tout ce que Jésus dit dans notre évangile. Il y a une cause plus profonde de leur attitude, que l'on peut d'abord comparer à l'histoire suivante :

- a) Il était une fois une jeune fille au cœur volage, qui était ravie d'avoir été choisie comme fiancée par un jeune homme de haute noblesse, au cœur magnanime. Celui-ci, en effet, l'aimait plus que lui-même et voulait qu'elle connaisse et vive de son amour. Il la comblait de cadeaux précieux qu'elle désirait, s'efforçait de la satisfaire en tout, passait outre à ses sautes d'humeur, mais lui faisait aussi de tendres reproches, lui demandait de se corriger de ses actions futiles, la privait de ses dons. Il remarquait que le cœur de sa fiancée n'était pas tout à fait à lui, mais il ne désespérait pas de la conquérir complètement ; elle, de son côté, tâchait d'accepter ses réprimandes et lui disait qu'elle serait heureuse avec lui, quand ils seraient mariés. Un jour, le fiancé décida de s'en aller à l'étranger pour améliorer ses entreprises et affermir ses relations économiques. Sa fiancée fut mécontente, se lamenta, dit qu'elle n'était pas aimée, qu'elle était abandonnée. Lui s'efforçait de la consoler, promettant de revenir bien vite ; il lui donna une bonne part de sa richesse et s'engagea à lui écrire souvent. Alors elle

s'apaisa et insista pour qu'il n'oublie pas de dire son amour pour elle, sans lui parler d'autres choses. Et de fait, pendant son absence, il lui adressa de nombreuses lettres. Elle les ouvrait hâtivement, les lisait avec avidité, était attentive à ce qu'il disait d'elle, glissait sur ce qu'il disait de lui, de ses occupations et de ses travaux, retenait et grossissait les promesses de bien-être et de richesses dont il la comblerait. Elle relisait souvent les lettres, car elle aimait leur style élégant, les pensées bien exprimées, la belle écriture, le papier choisi et parfumé, les admirables tournures des phrases, les propos énigmatiques qui stimulaient sa perspicacité. Elle fit aussi venir ses amies, leur lisait les lettres, discutait avec elles de leur originalité, soulignait les passages qui la concernaient, faisait briller à leurs yeux la prospérité et la supériorité de son avenir, répétait que son fiancé tenait à elle parce qu'elle était digne de considération et qu'il la voulait plus grande que tout le monde.

Les jours passèrent dans cette euphorie, mais à la longue les amies se lassèrent, et l'une ou l'autre s'absenta. Pour se les ré-attacher, et pensant qu'elles étaient fatiguées de ses propos, elle leur fit des cadeaux, leur paya de jolies robes, leur offrit des festins, satisfaite de ce qu'à leur tour elles lui rendaient la pareille. Heureuse d'avoir, pensait-elle, ainsi constitué sa cour pour le jour de son mariage, on la vit, par après, se pavaner dans les rues, entourée de ses amies, susciter les salutations des passants admiratifs ou étonnés, fréquenter les cercles publics et privés, et dire à tout qui voulait l'entendre que son prince l'avait élevée à son rang et voulait qu'elle ait partout la première place. Après quelques semaines, elle reçut une lettre assez brève où il annonçait son retour. Joies, festivités, préparatifs enfiévrés, visites, convocations, commandes, ... Mais la veille du jour prévu, une lettre lui annonça qu'il aurait du retard, mais qu'il pensait toujours à elle. Déçue, elle se plaignit d'avoir tout préparé pour rien, estima la conduite de son fiancé pour le moins incompréhensible, exprima sa déconvenue à ses amies qui l'avaient aidée. Bien vite, cependant, elle se consola, la vie qu'elle menait compensant largement cet ennui. Puis ce fut une autre lettre où il lui disait que quelques petits empêchements retarderaient encore sa venue, et qu'elle ne devait surtout pas s'en faire. Cette fois-ci, elle sentit baisser sa confiance en lui, elle eut honte de lui et pour lui, elle le soupçonna de maladresses, de lâcheté, de sans-gêne, de moindre amour pour elle. Les lettres qu'il lui envoyait étaient toujours belles, flatteuses, remplies d'idées surprenantes et de déclaration de tendresse, mais son comportement, ses silences, ses aventures dont il ne disait mot, ses retards indignes de lui la faisaient douter de sa fidélité. Heureusement que les sommes d'argent promises lui arrivaient régulièrement ! Il n'y avait plus qu'à attendre, elle le verrait bien venir.

Puis subitement, un jour, il revint. Il n'avait pas amélioré ses relations et tractations commerciales ni fait fortune à l'étranger, et n'avait eu que revers sur revers et ne nageait plus dans l'abondance, il était retourné chez son père et il avait attendu un certain temps. Puis, n'y tenant plus, il courut chez sa fiancée, tellement il avait hâte de la voir, et tel qu'il était. Maintenant il était là, devant sa porte, fatigué, maigre, minable, peu présentable, parce qu'il s'était négligé. Elle, elle était en pleine fête, quand on lui annonça que quelqu'un la demandait. Mécontente d'être dérangée, elle alla ouvrir la porte. Mais elle ne le reconnut guère, et demanda prudemment à l'être falot qui lui souriait, ce qu'il lui voulait. Interloqué et triste, il se tut un instant, puis lui dit qu'il venait de la part de son fiancé. Alors elle se fâcha, s'écria que son fiancé l'avait laissée tomber, qu'il l'avait humiliée par ses retards, que son comportement démentait le contenu de ses lettres, qu'il lui devait au moins des excuses, qu'elle ne pouvait pas le recevoir maintenant, et que c'était d'ailleurs à son tour de l'attendre. Puis elle claqua la porte.

- b) Tels étaient les scribes, représentant du peuple, lorsque le Fils incarné du Père, leur Seigneur et leur prochain, vint pour pouvoir épouser Israël : il n'était pas celui qu'ils attendaient et qui les faisait attendre, celui qui les avait distingués et qui se taisait, celui qu'ils remplaçaient et qui restait lointain, celui dont ils étudiaient et connaissaient les Écritures et qui leur donnait les gages de sa Promesse (Os 2,31-34). Non, vraiment ! À leurs yeux, Jésus n'était pas celui là : ils savaient trop bien la pensée de Dieu pour que Jésus leur en remontre ; ils pouvaient prétendre, grâce à Dieu et par leur science, que Dieu est inconnaissable en lui-

même, car la parole de Dieu était suffisante. Ils pensaient que les Écritures faisaient leur gloire, et que leur apprentissage de la Loi servait à les grandir. Aussi fallait-il que le peuple ignare respecte leur grandeur, admire leur compétence, s'élève de sa bassesse en cherchant à les imiter, mette ses biens à leur disposition pour maintenir la dignité de leur charge et rehausser leurs mérites. Donc, sous-jacent à leur attachement à la Loi et à leur mutisme à l'égard de Jésus, il y a la recherche d'eux-mêmes et le mépris de Dieu, qui les égarent et qui égarent le peuple, qui rejettent l'amour de Dieu et l'amour du prochain, qui vident la Loi et les Prophètes de leur sens divin.

Il n'en était pas de même de la pauvre veuve, ce Petit Reste fidèle à Dieu et tiré d'Israël, à qui le Seigneur s'est jadis fiancé et qu'il a répudiée pour ses infidélités, ses adultères, son insoumission, son impénitence. Comme le Petit Reste composé des Pauvres de Yahvé, cette pauvre veuve a reconnu son indignité, demeure dans son veuvage, se rend compte de son indigence, et offre à Dieu son existence entière, en sacrifiant tout du peu qu'elle possède encore, dans l'espérance que ce Petit Reste d'Israël revienne au Seigneur. Elle ne le reconnaît pas dans l'Envoyé du Père, parce qu'il a humilié sa majesté divine, et pris sur lui sa pauvreté à elle, son indigence, son existence misérable, Mais lui la voit, et intérieurement lui dit : Bientôt je me sacrifierai pour toi, je te laverai, tu verras ma gloire, je te revêtirai de la grâce, tu seras plus belle que les anges, je ferai de toi mon Épouse sainte, immaculée, sans taches ni rides ni rien de tel.

L'esprit de sacrifice est une vertu qui ne peut être vécue et ne peut grandir qu'en celui qui est dans la pauvreté. Élie était dans la disette, et il a pu sacrifier sa condition de fils d'Israël en allant chez une veuve païenne chargée de le nourrir ; et cette veuve qui allait mourir dans la misère a pu donner sa dernière bouchée de pain au prophète. Jésus s'est fait pauvre dès sa naissance, et a couru s'offrir lui-même à la mort pour glorifier son Père et détruire les péchés des hommes ; et la veuve de notre évangile a pu sacrifier tout ce qui était à elle, y compris elle-même, parce qu'elle touchait le fond de la pauvreté. Par contre, les scribes vivant dans l'opulence et la cupidité ont le vice opposé à l'esprit de sacrifice : la passion de dévorer tout ce qui leur tombe sous la main, et de sacrifier à eux-mêmes et au détriment du Plan du Salut les dons de Dieu, les Écritures, la volonté du Seigneur, l'honneur de Dieu et de son peuple, les biens du peuple, les maisons des veuves. Quant aux riches et à la foule, ils s'en tiennent à l'offrande de leur superflu, et continuent à vivre leur religion, pour que Dieu bénisse et augmente leur abondance : ils ne sont pas dans les dispositions nécessaires pour comprendre l'Évangile. Tout cela montre que la vertu d'esprit de sacrifice apporte des éclaircissements sur soi-même, et donne la joie de faire la volonté de Dieu.